

À supposer qu'il y ait encore du sens à poser des questions sur les limites ou sur des limites de la philosophie (à supposer, donc, qu'un rythme fondamental d'illimitation et de limitation ne constitue pas l'allure permanente de ladite philosophie, avec une cadence variable, peut-être aujourd'hui accélérée), on demandera ceci : l'écoute, est-ce une affaire dont la philosophie soit capable ? Ou bien – insistons un peu, malgré tout, au risque de grossir le trait – la philosophie n'a-t-elle pas d'avance et forcément superposé ou bien substitué à l'écoute quelque chose qui serait plutôt de l'ordre de l'*entente* ?

Le philosophe ne serait-il pas celui qui entend toujours (et qui entend tout) mais qui ne peut écouter, ou plus précisément qui neutralise en lui l'écoute, et pour pouvoir philosopher ?

Non cependant sans se trouver livré, d'emblée, à la mince indécision tranchante qui grince, qui claque ou qui crie entre « écoute » et « entente » : entre deux auditions, entre deux allures du *même* (du même *sens*, mais en quel sens au juste ? c'est encore une autre question), entre une tension et une

adéquation, ou bien encore, et si l'on veut, entre un sens (qu'on écoute) et une vérité (qu'on entend), bien que l'un ne puisse, à terme, se passer de l'autre ?

Il en irait différemment entre la vue ou la vision et le regard, la visée ou la contemplation du philosophe : figure et idée, théâtre et théorie, spectacle et spéculation se conviennent mieux, se superposent, voire se substituent avec plus de convenance que ne le peuvent l'audible et l'intelligible ou le sonore et le logique. Il y aurait, au moins tendanciellement, plus d'isomorphisme entre le visuel et le conceptuel, ne serait-ce qu'en vertu de ceci que la *morphé*, la « forme » impliquée dans l'idée d'« isomorphisme », est d'emblée pensée ou saisie dans l'ordre visuel. Le sonore, au contraire, emporte la forme. Il ne la dissout pas, il l'élargit plutôt, il lui donne une ampleur, une épaisseur et une vibration ou une ondulation dont le dessin ne fait jamais qu'approcher. Le visuel persiste jusque dans son évanouissement, le sonore apparaît et s'évanouit jusque dans sa permanence.

Pourquoi et comment cette différence ? Pourquoi et comment une ou plusieurs différence(s) des « sens » en général, et entre les sens sensibles et le sens sensé ? Pourquoi et comment quelque chose du sens sensé a privilégié un modèle, un support ou une référence dans la présence visuelle plutôt que dans la pénétration acoustique ? Pourquoi, par exemple, l'*acousmatique*, ou modèle d'enseignement dans lequel le maître reste caché

au disciple qui l'écoute, est-il propre à un ésotérisme pythagoricien pré-philosophique, tout comme, bien plus tard, la confession *auriculaire* correspond à une intimité secrète du péché et du pardon ? Pourquoi, du côté de l'oreille, retrait et repli, mise en *résonance* mais, du côté de l'œil, manifestation et ostension, mise en *évidence* ? Pourquoi cependant aussi chacun de ces côtés touche-t-il à l'autre et en *touchant* met-il en jeu tout le régime des sens ? Et comment touche-t-il à son tour au sens sensé ? Comment vient-il à l'engendrer ou à le moduler, à le déterminer ou à le disperser ? Toutes ces questions se pressent inévitablement à l'horizon d'une question de l'écoute.

On veut ici *tendre l'oreille* philosophique : tirer l'oreille du philosophe pour la tendre vers ce qui a toujours moins sollicité ou représenté le savoir philosophique que ce qui se présente à la vue – forme, idée, tableau, représentation, aspect, phénomène, composition – et qui se lève plutôt dans l'accent, le ton, le timbre, la résonance et le bruit. Ajoutons encore une question en pierre d'attente, pour marquer l'écart tremblant et la dissymétrie des deux côtés tout en commençant à tirer, à attirer l'oreille (mais aussi l'œil avec elle) : s'il paraît assez simple d'évoquer une *forme* – voire une *vision* – *sonore*, en revanche à quelles conditions pourrait-on parler d'un *bruit visuel* ?

Ou bien encore : si, depuis Kant et jusqu'à Heidegger, l'enjeu majeur de la philosophie s'est

trouvé dans l'apparition ou dans la manifestation de l'être, dans une « phénoménologie », la vérité ultime du phénomène (en tant qu'apparaître aussi exactement distingué qu'il est possible de tout étant déjà paru et, par conséquent, aussi, en tant que disparaître), la vérité « elle-même » comme la transitivity et la transition incessante d'un venir-et-partir ne doit-elle pas s'écouter plutôt que se voir ? Mais n'est-ce pas aussi de cette manière qu'elle cesse d'être « elle-même » et identifiable, pour devenir, non plus la figure nue sortant du puits, mais la résonance de ce puits – ou, s'il était possible de le dire ainsi, l'écho de la figure nue dans la profondeur ouverte ?

« Être à l'écoute » forme aujourd'hui une expression captive d'un registre de sensiblerie philanthropique où la condescendance résonne avec la bonne intention, souvent aussi dans une tonalité pieuse. Ainsi, par exemple dans les syntagmes figés « être à l'écoute des jeunes, du quartier, du monde », etc. Mais je veux ici l'entendre sur d'autres registres, dans de tout autres tonalités, et tout d'abord dans une tonalité ontologique : qu'est-ce qu'un être adonné à l'écoute, formé par elle ou en elle, écoutant de tout son être ?

Rien de mieux, pour ce faire, que de remonter d'abord en deçà des usages présents. Après avoir désigné une personne qui écoute (qui espionne), le mot « écoute » a désigné un lieu d'où écouter

en secret. « Être aux écoutes » consista d'abord à être placé en un lieu dérobé d'où pouvoir surprendre une conversation ou une confession. « Être à l'écoute » fut une expression d'espionnage militaire avant de revenir, par la radio-phonie, à l'espace public, non sans rester aussi, sur le registre téléphonique, une affaire de confiance ou de secret volé. Un des aspects de ma question sera donc : de quel secret s'agit-il lorsqu'on *écoute* proprement, c'est-à-dire lorsqu'on s'efforce de capter ou de surprendre la sonorité plutôt que le message ? Quel secret se livre – donc aussi se rend public – lorsque nous écoutons pour eux-mêmes une voix, un instrument ou un bruit ? Et l'autre aspect, indissociable, sera : qu'est-ce donc qu'*être à l'écoute*, comme on dit « être au monde » ? Qu'est-ce qu'exister selon l'écoute, pour elle et par elle, qu'est-ce qui s'y met en jeu de l'expérience et de la vérité ? Qu'est-ce qui s'y joue, qu'est-ce qui y résonne, quel est le ton de l'écoute ou son timbre ? L'écoute serait-elle elle-même sonore ?

Les conditions de cette double interrogation renvoient d'abord très simplement au sens du verbe *écouter*. Par conséquent, à ce noyau de sens où se combinent l'usage d'un organe sensoriel (l'ouïe, l'oreille, *auris*, mot qui donne la première partie du verbe *auscultare*, « prêter l'oreille », « écouter attentivement », d'où provient « écouter ») et une tension, une intention et une atten-